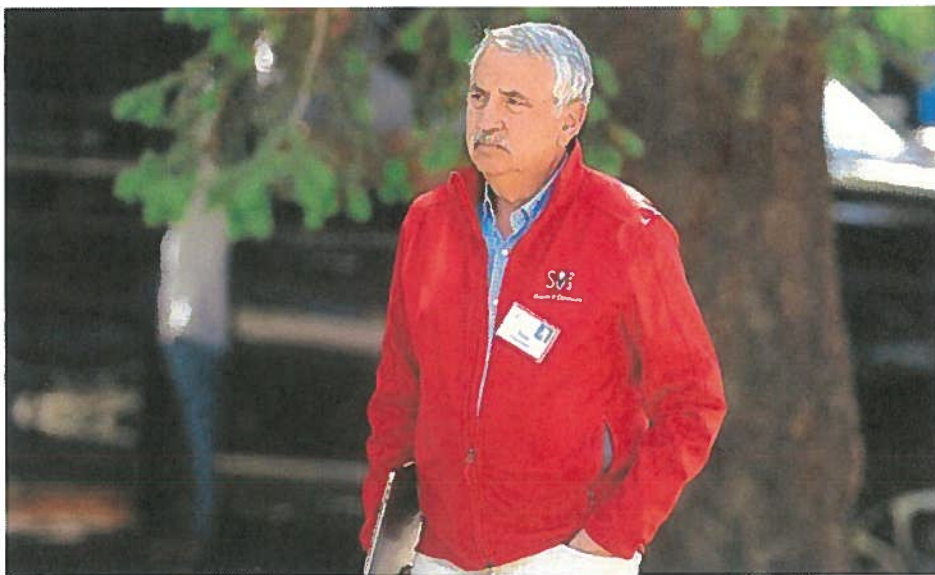


RENCONTRE

Le journaliste américain qui a l'oreille du monde arabe

Éditorialiste du *New York Times*, prix Pulitzer, Thomas Friedman est l'une des plumes les plus écoutées de la presse américaine. Depuis son arrivée à Beyrouth en 1979, il a couvert tous les conflits du Moyen-Orient.

« Le 7 octobre était une abomination, mais une autre réponse était possible. »



Thomas Friedman en 2023. • Toute cette histoire m'imprègne personnellement. •

La moustache bien taillée, le visage tout en rondeur, le contact facile et direct, Thomas Friedman pourrait aisément passer pour un sympathique homme d'affaires, originaire du Minnesota. Habitué, certes, à barouder, mais avec légèreté. Et pourtant, il est l'un des connaisseurs les plus estimés de tous les drames et toutes les complexités du Moyen-Orient. Depuis son arrivée, jeune journaliste, à Beyrouth, en 1979. Son dernier scoop : la révolution détaillée à y à quelques jours, dans le *New York Times*, du lancement par l'Iran d'une pluie de missiles sur Israël... Avant même qu'elle n'ait commencé !

Jul et Arabisant, Thomas Friedman doit sa passion pour cette région à un voyage à Jérusalem avec sa famille. En 1968, il avait à peine 15 ans. « J'étais assis sur le toit, dit-il, fasciné par la vieille ville, son histoire, ses peuples, ses conflits. » Il va en faire son sujet d'étude, avec le journalisme.

Il débute dans la profession à Londres en 1979, au sein de l'agence de presse américaine United Press International (UPI), puis est envoyé à Beyrouth l'année suivante. Une

année charnière qu'il raconte dans son dernier livre publié en français (1). 1979 est l'année de la révolution iranienne. C'est aussi l'année d'une révolte moins connue, celle du clergé sunnite tout aussi radical, qui va conditionner la politique intégriiste de l'Arabie saoudite, même si la famille des al Saoud va parvenir à rester au pouvoir. « Avec ces deux bouleversements politico-religieux, les Vaincan des mondes musulmans chiite et sunnite ont, tous deux, été accaparés par les fondamentalistes. »

L'histoire d'aujourd'hui en découle pour une part. Dès 1981, Thomas Friedman est recruté par le *New York Times*. Il est ainsi le témoin, en 1982, de l'intervention israélienne au Sud-Liban, de la naissance du Hezbollah. Ses reportages sur les massacres de Palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila lui valent le prestigieux prix Pulitzer. Il en recevra deux autres.

Surtout, le Liban lui permet de regarder Israël d'un autre point de vue. La laïcité d'Israël n'est pas un problème pour exercer son travail ? « Un défi. Vous devez sans cesse prouver votre objectivité. Il y a aussi le côté positif, à savoir que toute cette his-

toire m'imprègne personnellement. Et ayant commencé à Beyrouth et pas à Jérusalem, j'ai pu établir une forme d'indépendance personnelle. Vos interlocuteurs le ressentent. »

Son carnet d'adresses en témoigne. Peu de dirigeants arabes ont refusé de le rencontrer. Parler à Friedman et au *New York Times*, c'est parler indirectement à l'Amérique, donc à la Maison-Blanche. Mais le tissu de relations professionnelles et humaines, c'est le temps qui l'a forgé.

Israël aurait pu agir différemment

Avec un goût amer aujourd'hui. « En quarante ans, un grand nombre de mes amis arabes et israéliens sont passés d'une communication inexistante au dialogue, avant de revenir au point de départ. J'ai vécu tout le cycle. C'est assez déprimant. »

Le président américain qui a le mieux traité le Moyen-Orient ? « Bill Clinton, sans hésitation. Il ressentait les choses et il les comprenait. »

« Le 7 octobre 2023 était une abomination, nous dit-il au sujet de l'attaque terroriste du Hamas en Israël, mais une autre réponse était possible. » Benjamin Netanyahu est-il tombé dans le piège de la vengeance ? « Comme l'Amérique après le 11 septembre 2001 », reconnaît-il, même si, à l'époque, il avait soutenu l'intervention en Irak.

Israël aurait-il pu agir différemment ? « Oui. Se concentrer sur le retour des otages, délégitimer le Hamas pour l'abomination du 7 octobre, et seulement après, envisager une opération militaire, ciblée, pas massive. Israël n'a pas choisi cette option, ils ont dit que c'était un pogrom et qu'ils avaient une responsabilité morale et stratégique de détruire le Hamas. »

Mais éradiquer le Hamas, n'est-ce pas illusoire ? « Bien sûr. Pour cela, quatre conditions selon moi étaient nécessaires. Vous avez besoin de temps, de ressources, d'alliés et, donc, d'une légitimité. Et la clé de cette légitimité, c'était d'avoir un partenaire palestinien légitime au sein de l'Autorité palestinienne pour lui dire : OK, si on va à Gaza, c'est pour fonder une vraie relation avec

les Palestiniens légitimes en vue d'une solution à deux États. En cas termes-là, beaucoup de choses auraient pu être possibles. »

Sommes-nous au bord d'une guerre totale entre l'Iran et Israël ? « C'est possible, estime-t-il. Presque probable. » Puis il revient sur la spirale de violence. « Une mère israélienne se demande aujourd'hui si son fils, ou sa fille, est envoyé combattre au front pour la survie politique de Bibi Netanyahu ou pour la survie de l'État d'Israël ? Elle ne le sait pas. Et un an après, c'est absolument terrible. »

Quo dirait-il à Benjamin Netanyahu s'il pouvait lui parler ce soir ? « Vous n'avez pas une histoire propre, claire, à raconter. Vous prétendez défendre les frontières de la liberté et pendant ce temps, vous êtes engagé ou vous tolérez une entreprise coloniale. Tant que vous n'aurez pas un récit limpide, vous ne pourrez pas gagner la guerre. »

Laurent MARCHAND.

Repères

« J'ai su écouter »

Né le 20 juillet 1953 à Saint Louis Park dans le Minnesota, Thomas Friedman s'orienta très tôt vers le journalisme tout en se spécialisant en histoire du Moyen-Orient. Après un Master en études orientales à Oxford en 1977, il commence rapidement sa carrière de journaliste à Londres. De 1979 à 1981, il est envoyé à Beyrouth par l'agence UPI. Le *New York Times* le recrute et l'envoie à Jérusalem. Un conseil à un jeune journaliste ? « Si j'ai survécu à quarante-cinq ans de couverture de cette région, je crois que c'est parce que j'ai su écouter. Se dire qu'on a toujours tendance à trop parler au lieu d'écouter. »

Moyen-Orient

À la fin des années 1980, il devient correspondant diplomatique au Département d'État à Washington sous la présidence de George Bush père, puis correspondant à la Maison-Blanche (après l'élection de Bill Clinton en 1992). « Lorsqu'il s'agit du Moyen-Orient, écrit Thomas Friedman dans son livre *De Beyrouth à Jérusalem, les gens deviennent temporairement fous. Alors, si vous prévoyez de parler à un public de plus de deux personnes, vous avez intérêt à maîtriser le sujet. »*

L'Orient compliqué



Une histoire marquante ? « Oui, l'an dernier. Une des plus marquantes de ma carrière. L'histoire d'un Bédouin israélien qui travaillait en cuisine dans un kibboutz attaqué le 7 octobre 2023. Il s'est enfui lorsque le Hamas est arrivé et s'est retrouvé à se cacher dans un busson, avec une jeune Israélienne, qui était là avec son vélo. Avec son portable, il a appelé sa tribu qui est venue le secourir et les ont laissés sur l'autoroute. Plus tard, une patrouille israélienne les a interceptés et à ce moment-là, c'est la fille qui a dû sauver le Bédouin d'une mort probable. Bref, vous savez quoi ? C'est compliqué, le Proche-Orient. C'est pour cela que je raconte cette histoire. Et si vous voulez imposer vos vues simplistes sur cette histoire, vous faites fausse route. »

(1) *De Beyrouth à Jérusalem*, Thomas Friedman, éditions Saint-Simon, 424 pages, 23,90 €.